

gilbert
vaudey

le nom de lyon



GILBERT VAUDEY

LE NOM DE LYON

Carnet d'exploration et de promenade, *Le Nom de Lyon* est le lieu de toutes les réminiscences et de leur mise en lumière, grâce au savoir et à la rêverie poétique.

Flâneur voulant tout connaître de l'histoire et des secrets de sa ville, Gilbert Vaudey se raconte en faisant œuvre d'archiviste érudit, n'oubliant jamais que la ville où l'on est né est un théâtre de mémoire. Revenant sur les lieux qui lui sont chers, il confère par ce livre un sens à ce qu'il a toujours ressenti et lentement élucidé. Avec ses zones d'attraction, ses frontières, ses pentes de circulation, son rythme, ses instances souterraines, ses sédiments historiques, ses passants de tous les temps, il fait de la ville un lieu accordé, comme une projection de celui qui, depuis si longtemps, l'arpenne.

Sous sa plume, l'espace urbain se fait miroir d'une vie, et le portrait de la ville se retourne en auto-portrait.

LE NOM DE LYON

*du même auteur
chez le même éditeur*

ARRIÈRE-HISTOIRE DU PÉROU

Gilbert Vaudey est né en 1945 à Lyon, où il vit aujourd'hui et a toujours vécu, à l'exception de ses années d'études supérieures. Après un parcours universitaire à l'École normale supérieure de Saint-Cloud, il a enseigné l'histoire jusqu'en 2006. Il était alors professeur en classes préparatoires au lycée du Parc. Il a publié en 1979 une *Arrière-histoire du Pérou* aux éditions Christian Bourgois. Il est également l'auteur d'articles et d'essais publiés en revue (notamment dans *Aléa*, dirigée par Jean-Christophe Bailly et éditée par Christian Bourgois) ou dans des ouvrages collectifs. Sa connaissance et sa passion de Lyon l'ont amené à réaliser en 2004 pour le Mercure de France *Le Goût de Lyon*, une petite anthologie commentée de textes autour de cette ville.

GILBERT VAUDEY

LE NOM DE LYON

Un portrait

Récit

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ♦

© Christian Bourgois éditeur, 2013
ISBN 978-2-267-02532-3

Extrait de la publication

La ville, c'est bien ainsi, avais-je imaginé, qu'elle devait être saisie ou qu'elle viendrait à s'offrir : par une grâce ou en une effraction peut-être, dans la formule de son tissu ; non de l'extérieur, d'une hauteur qui au regard livrerait en bloc l'étendue et le site, mais du cœur même, d'un centre que seul un rêve jusqu'ici avait pressenti. Et c'est bien ainsi qu'une nuit, pour celui qui marchait, pour des yeux grands ouverts, la ville, sans rien trahir de ses instances, s'était livrée.

Chaque 8 décembre, à la nuit, les fenêtres de Lyon s'illuminent de milliers de petites flammes. Aussi haut que remonte mon souvenir, je revois en images distinctes s'accomplir le rite de l'achat des bougies cannelées réservées à la circonstance comme celui de la préparation des verres destinés à les accueillir. Déballés une fois l'an, lavés et remisés le lendemain même, ceux-ci sont restés de deux sortes : de simples verres blancs semblables aux verres votifs des églises ou bien, comme c'était le cas à la maison où l'origine religieuse de cette soirée particulière n'avait jamais revêtu d'importance, colorés dans un registre où le bleu, le vert, le jaune et le rouge conféraient à la circonstance un avant-goût de Noël.

Toutes lampes éteintes pour l'occasion dans la chambre, le 8 décembre, cela a d'abord été une magie élémentaire, la danse des lueurs et des ombres derrière la vitre, un regard d'enfance à la fenêtre, cette part prise à une fragile mise en scène à laquelle les alignements visibles sur le rebord des autres fenêtres de la rue venaient participer et répondre, signaux faisant de cette nuit une nuit semblable à nulle autre et dont je découvrirais plus tard qu'ils ne constituaient que la lisière visible, la frange d'un éphémère réseau innervant la ville, mais d'abord une invitation à se fondre en elle et s'y sentir guidé.

Laissant ces images me rejoindre, il se peut que j'évoque une fête près de disparaître maintenant que son nom d'*Illuminations* est tombé en désuétude et que ce qu'il désignait si exactement doit depuis quelques années refluer devant les « animations » et la promotion d'un événement désormais claironné. Mais cette nuit menacée, pendant des décennies ce fut cela : dans un décor assurément sombre comme il ne l'est plus, avec leur traditionnelle densité sur les quais de la Saône, rendues à leur plus lointaine origine de flammèches, les lumières se répondant de façade à façade pour gagner tous les quartiers, certaines cérémonielles et même dévotes, les autres sans destination clairement assignée, comme gagnées par la contagion de cette fragile beauté devenue celle de la ville, toutes ferventes à leur manière, parlant la même langue d'une célébration sans emphase. (Évoquant une ferveur, je me souviens de ma joie quand un ami me signala dans Hérodote un passage relatif aux Égyptiens et que je lus : « *Lorsqu'ils se rassemblent à Saïs pour sacrifier, tous allument pendant la nuit une*

multitude de lampes qu'ils disposent en plein air autour de leur maison. Ces lampes sont des coupelles remplies de sel et d'huile, avec une mèche qui flotte à la surface et brûle toute la nuit. Cette fête s'appelle la Fête des Lampes. »)

Dans les décennies 50 et 60, cette date était aussi traditionnellement celle que retenaient les commerçants pour installer leurs vitrines de fin d'année. Entreprise mûrement préparée et source d'une étonnante émulation : à ce jeu des rivalités dans la décoration, la palme revenait presque toujours aux bouchers, charcutiers et traiteurs. Ce n'était pas le moindre plaisir additionnel de cette soirée que de découvrir au coin de son immeuble un tempérament assez artiste pour modeler dans le saindoux la réplique de quelque monument connu, château fort à barbacane et pont-levis ou église romane, juste balance des choses en ce nocturne en principe dédié à la Vierge dans une ville où les élans spirituels composent volontiers avec les équipées charcutières. Au fil du temps cette coutume s'est affaiblie jusqu'à presque disparaître, en sorte que l'on peut vérifier que cette mise en scène, pour plaisant qu'en demeure le souvenir, n'a jamais été qu'un ressort secondaire de l'attraction qui conduit alors les Lyonnais à envahir les rues. Dans cette foule, une fraction petite, porteuse de lampions, a continué jusqu'à maintenant à entretenir et illustrer par une procession la dimension religieuse de la fête. Mais pendant longtemps, avant qu'on ne s'avise de lui fournir ce qu'elle devait voir, ce fut à une foule désœuvrée de s'approprier une ville largement rendue à la marche. Immense assemblément et mêlé, avec sa jeunesse par bandes, ses piétons rêveurs, ses familles – débonnaire

aussi, exempt d'agressivité malgré l'affluence et sur lequel même les débordements carnavalesques ne semblaient pas trouver prise.

Le cours ordinaire du temps ainsi renversé (le plus grand nombre sorti de chez lui, descendu dans la rue pour regarder la ville), ne demeurait en définitive que le vacillement des lumières – pour la magie des seuls murs, avec les moyens les plus simples, une fête discrètement gouvernée par des épiphanies fragiles, étonnamment silencieuse par-delà la rumeur, secrète à la manière de l'une de ces petites flammes que l'on voit parfois alors glisser, portée par les eaux de la Saône.

Dans ma mémoire, beaucoup de ces Illuminations se confondent et échangent leurs prestiges, mais celles de 1973 demeurent en images précises, comme liées à un éclaircissement intime, les plus belles. Les circonstances qui, cette année-là, avaient découragé une partie des promeneurs, ne comptent plus guère; un froid vif du reste y avait sa part et dans les rues une sourde tension habitait les groupes qui circulaient. Sans doute manqua-t-il peu de chose pour voir ici et là éclater une violence d'ordinaire absente. Mais pour moi la violence de cette nuit, toute muée en intensité, devait se révéler d'un autre ordre. Dans la ville parcourue d'ondes, tramée de champs de forces, c'était peut-être céder à une fiction que d'imaginer que le dessin horizontal, précaire et tenace, des flammes participait d'une intention ou de donner à une apparition fugitive derrière une fenêtre la valeur d'un signe, mais un rideau s'était bien levé sur la scène tant de fois pressentie : par la grâce particulière d'une veille, en une échappée intime, déplié comme une effusion de

la lenteur, du cœur même, Lyon selon sa pente, selon sa ligne. Mes pas étaient guidés.

Aussi vive dans sa résonance qu'ait été cette représentation, elle en introduisait une autre, moins sous la forme d'une découverte qu'en une manière de mise au point limpide. Autant que nous l'habitons, le lieu où nous sommes nés et où nous vivons nous a fait naître et nous habite; il est notre premier théâtre de mémoire, il s'accroît de nos rêves et les pas qui donnent à l'étendue sa mesure s'y recourent dans les âges pour un appel des traces et des ombres. De cela, dans cette nuit de décembre, mille petites flammes portaient témoignage et m'entretenaient dans une évidence où la ville n'était rien d'autre que ma pensée devenue soudainement visible, projetée en autant de points lumineux devant moi. L'enfance connaît ces instants où jusqu'à l'oubli de soi la rêverie élargit l'espace de la tête à la dimension de celui du visible. Et voici qu'une fois encore, longtemps après, un tel moment faisait retour. D'un savoir sans mots, ce que je pouvais lire en vacillements de lumière détachait une lueur au plus lointain intérieur et ce que la vue embrassait dessinait en retour l'exact contour d'une attente que j'identifiais à une promesse. Je marchais dans Lyon comme j'aurais marché à l'intérieur de ma tête.

J'évoque une soirée lointaine, plus distante du moment où j'écris que des années où obscurément je m'ouvrais à la conscience des lieux qui m'entouraient. Mais, véritablement, c'est bien de la même façon, de l'intérieur, du point encore insitué où le hasard nous a fait naître et habiter, que l'on a commencé à connaître et à s'approprier ce qui, au fil du temps, qu'on le déplore ou s'en réjouisse, est devenu *notre* ville. Ce n'est que bien plus tard, au cours de voyages, que nous apprenons à nous saisir d'une ville selon son plan et, quitte à rectifier ensuite son image et l'accorder à notre expérience et notre usage, à voir d'emblée en elle un objet constitué. Au lieu de notre naissance, ce rideau de scène qu'à l'occasion d'une nuit j'ai cru pouvoir évoquer, nous avons eu d'abord à l'écarter. Ou plutôt, sans que nous en ayons conscience, ce rideau s'est entrouvert sur un espace à la dimension d'une simple fenêtre, une échappée sur le dehors circonscrite et, à bien des égards, pauvre, mais aussi décisive que, dans l'appartement, le souvenir rouge brique d'un coin de carrelage exténué et autrefois verni ou celui d'un manchon d'éclairage au gaz jailli d'un pan de tapisserie vert d'eau. Et ainsi,

tout ce temps où la ville n'existait autour de nous que comme une immense masse confuse, pas à pas, de proche en proche, ouvrant dans cette masse compacte une clairière : les premières rues, leurs noms et leurs intersections organisant un quartier destiné à ne s'étendre que lentement, selon certaines directions privilégiées et, de là, par quelques écarts vers des adresses plus lointaines et au total peu nombreuses – itinéraires maintes fois arpentés, peu à peu reconnus et appropriés. Oui, la découverte a bien eu lieu ainsi : à partir d'un point, d'abord en aveugle puis en marcheur docile suivant d'autres pas, entraîné par la main qui, dans les rues, ne nous lâchait jamais. Un jour, seul enfin, frais bénéficiaire d'une autonomie que l'on mettait des années à conquérir, mais toujours dans un étroit périmètre, l'élargissant toutefois au rythme des sorties, débordant sans le dire, sans en demander la permission, l'espace des déplacements autorisés. Mais même alors, ce que l'on désignait comme Lyon flottait encore comme un objet hors de saisie.

Observé depuis le troisième étage de l'une des deux fenêtres de l'appartement que mes parents et moi allions occuper jusqu'au début de mon adolescence (qui correspond à l'avènement de la V^e République), le monde extérieur se limitait à la naissance de la montée de la Grande-Côte au pied de la Croix-Rousse, là où s'amorce son élan à l'angle qu'elle fait avec la rue des Capucins, et à une petite portion de la place du même nom. Un tel lieu devait se parer plus tard d'un réel prestige quand je sus que c'est sous mes fenêtres, en somme, qu'un jour de novembre 1831 les canuts descendus en masse du faubourg derrière le drapeau

noir – l'un des premiers à flotter au-dessus d'une foule ouvrière, quoique de façon peu consciemment politique encore – se heurtèrent au barrage des Fabricants, les patrons donneurs d'ordre de la soierie, en armes sous l'uniforme de la garde nationale; quand s'éclaircit pour moi – cela puisait à la même histoire, celle de l'idéal sociétaire, des montagnes de générosité et de vertu qu'il sut mobiliser, de la vigilante hostilité qu'il dut affronter et qui ne lui laissa pas même le temps de se mesurer à l'épreuve de ses contradictions – le texte de la plaque apposée sur l'une des maisons d'en face :

Ici fut fondée en 1835
par Michel DERRION et Joseph REYNIER
la première
coopérative française de consommation
LE COMMERCE VÉRIDIQUE ET SOCIAL

Dans l'immédiat, ce que ne dérobaient pas l'attente, ce temps passé debout derrière la vitre ou bien, quand il faisait beau, dressé contre le grillage qui prévenait de toute chute, à guetter un retour ou, dans un repli de plus petite enfance encore, la trace que doit bien malgré tout laisser dans le ciel le passage des anges invisibles, ce temps avait la couleur des murs au crépi jaune délavé par les pluies et que le ciel charbonneux avait noirci, mais parfois aussi, venant rompre la lenteur, la vivacité bruyante du spectacle qui se donnait en contrebas, quand existaient encore des crieurs de journaux, des rémouleurs, des raccommodeurs d'assiettes, quand se faisaient encore entendre le cri du vitrier ou la voix du vendeur ambulant de chansons –

une époque où l'une des dernières voitures à chevaux livrait toujours la limonade.

Plus tard, alors qu'au « maintien de l'ordre » succédait sans le dire la guerre d'Algérie, il y aurait aussi les rondes nocturnes de la police et le couvre-feu imposé au quartier arabe situé quelques rues plus haut, mais au tournant des années 40 et 50 l'irruption de cette chose inconnue nommée politique, c'était les slogans que lançaient les militants venus vendre *L'Humanité* (« *Le journal des travailleurs!* ») et la réplique hostile qui, régulièrement, fusait d'une fenêtre du voisinage.

Montée de la Grande-Côte : cela aurait pu être dans une autre rue, un autre quartier, une autre ville et, s'il y a un sens à poursuivre une telle rêverie, en un autre temps, mais c'est bien là que je me saisis du fil, dans un décor lourd de sédiments historiques mais qui ne se livrait pour commencer que sous l'apparence pauvre d'un coin de quasi-centre-ville populaire et ancien. Sitôt sorti de l'*allée* (qui désigne ici le couloir d'entrée des immeubles), le tout premier apprentissage de cet espace réduit à un îlot. Le tissu alors incroyablement serré des échoppes d'artisans et des commerces : dans un rayon de moins de cinquante mètres et avec quelques taches qui demeurent aveugles, deux épiceries, une laiterie, un marchand réparateur de machines à coudre, des sœurs modistes et des tailleurs père et fils, un bureau de tabac vendant la presse et une simple marchande de journaux, une boulangerie, deux pâtisseries, deux boucheries (l'une purement chevaline), une pharmacie, une triperie, la boutique d'un cordonnier, une droguerie, un fleuriste, un magasin de jouets, un bazar-quincaillerie, au

moins cinq cafés ; à peine plus loin une poissonnerie, un atelier de matelasserie, deux salons de coiffure, un serrurier, un relieur, une maison de soierie demeurée emblématique de toutes les autres, car elle n'était assurément pas seule en son genre ; à deux ou trois minutes de marche, aux confins pourtant, un dispensaire, la maternelle, les deux écoles primaires de garçons et de filles et, à l'opposé géographique, le cinéma *Marly* – tous les éléments d'un très complet village au cœur de Lyon, au-dessus des Terreaux.

Un tel inventaire, qui témoigne d'un état de la société aujourd'hui disparu, ne se recommande d'aucune nostalgie. Les vieilles solidarités artisanales sont largement aussi mythiques que celles dont on gratifie parfois le fonctionnement des communautés villageoises. C'est là qu'à propos des tailleurs qui venaient de s'installer, j'ai entendu prononcer pour la première fois, à la boulangerie, le mot « youpin ». Mais la chaleur lointaine qui émane pour moi d'une telle évocation, il ne semble pas non plus qu'elle procède de celle du foyer familial et de son souvenir indûment étendu. Cette énumération, un réflexe naturel conduit à la rapporter à la réalité des banlieues modernes où la privation commence avec celle de la rue. Elle témoigne de ce qui lie indissolublement la destruction de la ville et celle du tissu social. Les habitants de ce quartier étaient pauvres pour la plupart et certains vivaient dans une gêne extrême. Les appartements possédaient rarement les commodités les plus élémentaires ; pourtant, et pas seulement aux yeux de l'enfance, rien en un sens ne manquait de ce qui fait la saveur de la vie.

Parce qu'il est celui qui conduit de l'allée, où tout au bas de l'amas anarchique de boîtes aux lettres dépareillées figure celle qui porte notre nom, à ce lieu où il est précisément si étrange de s'entendre interpeller par lui, le chemin de l'école se détache vite avec une intensité singulière du lacs encore incertain du plan naissant. Tôt parcourue, assidûment surtout, l'étroite rue Sergent-Blandan faufilee sans perspective entre les immeubles et, tout au bout, le groupe scolaire qui portait alors le même nom. Là, dans une coalescence d'images qui tendent à se confondre, comme une unique saison de soirs précoces, un soleil déjà couché et l'obscurité qui gagne, une salle au contraire éclaboussée de lumière et son équipement : pupitres et bancs solidaires, tableau noir, armoire du maître. Heures de l'étude après la classe. Les devoirs promptement expédiés, les parties de dames ou le livre retenu pour la semaine sur le rayon de bibliothèque – *Le Général Dourakine*, *La Mare au diable* ou *La Vie de Marie Curie*, d'autres encore, aux titres oubliés, car on ne lit pas toujours, l'esprit est ailleurs, camouflant sa rêverie derrière les pages, dans une attitude studieuse, une immobilité absorbée. Et absorbé on l'est en effet, ou plutôt envahi, dans la sidération de cette nouveauté, la résonance confondante de ce nom qui ne désigne que soi, expose et enferme dans cette découverte; être soi, ici – soi sans qu'il s'agisse d'un rêve, dans ce parallélipède de lumière, assis à cette table, tandis qu'au-dehors tout est devenu sombre. Non pas triste ou angoissant, mais sombre parce que telle apparaît la ville même les jours où l'esprit est occupé par des pensées riantes – et plus ralenti encore que d'ordinaire parce que lente est la ville et

depuis toujours accordée à la lenteur de l'écoulement des jours.

Une telle expérience, aussi troublante et impérieusement décisive que rendue banale par ce que j'imagine devoir être son universalité même, nous lie indéfectiblement au lieu où elle s'est produite. Peut-être constitue-t-elle notre véritable acte de naissance ? Il en demeure une lumière, un rythme, une apparence qui désormais accompagnent comme le fragment d'une vérité impossible à retrouver intacte mais autour de laquelle on ne cessera de rôder.

Elle a sa place ici pour avoir fixé dans ma mémoire une image ancienne de Lyon dont il est facile de vérifier dans les archives les traits objectifs et qui continue à sourdre sous l'actuel vernis des couleurs, mais plus encore pour avoir inscrit dans les nerfs le souvenir d'un poulx, d'un tempo propre, que toutes les preuves de l'activité et les transformations bien réelles agissant à rebours n'ont pas réussi à effacer. Aux yeux d'un étranger, Lyon a perdu l'essentiel des traits que j'évoque ici, mais ce sont eux qui ont formé le regard que je porte sur la ville, basse obstinée, tissu matriciel non pas de chimères mais d'une densité, d'une profondeur de champ recueillant comme un dépôt la distance et la durée.

Presque naturellement, ce souvenir en appelle un deuxième, aux harmoniques proches, tel que je ne peux mieux m'en saisir que du dehors et en glissant vers l'impersonnel :

la sortie du dimanche conduit souvent le petit garçon au bord du Rhône. On progresse d'abord parmi les broussailles sur un sentier de terre qu'entretient

le passage des promeneurs – un jour son père y a tué une vipère au pied d'un buisson. Cette végétation malingre et régulièrement submergée n'efface pas le sentiment de la ville, mais la berge suscite un espace de dangers et des interdictions qu'il ne songe pas vraiment à enfreindre; c'est à peine s'il profite des échappées licites lorsqu'un banc de gravier vient à lancer une flèche vers l'autre rive et annule tout courant. Au-delà, c'est en direction de Saint-Clair une route pavée qui n'existe plus, ouverte entre le fleuve et la muraille bâtie contre la violence des crues – un mur de pierre oblique, de loin en loin interrompu par un escalier très raide et sans garde-fou, et, à espaces plus rapprochés, de lourds anneaux métalliques. On marche ainsi au-dessous de la ville, à l'abri de la ligne continue d'immeubles que masque la frondaison des arbres en surplomb.

La route est interdite aux véhicules et on s'y promène dans le silence et la vacance des choses. Lui marche devant et il y a aussi un chien. Et sans doute y eut-il bien des promenades sous un soleil haut, mais lorsqu'on tourne le regard à l'intérieur de soi, la lumière de la mémoire est toujours mourante – vision de couchant.

Parfois l'envie le saisit de courir. Il faut toutefois prendre garde, car les pavés sont coupants et l'on s'ouvrirait douloureusement coudes et genoux si l'on venait à tomber. Ce sont des pavés étranges, que l'on ne voit nulle part ailleurs – petits, réguliers, remarquablement assemblés et tous identiquement taillés dans une pierre claire, la pierre de Saint-Clair aux éclats acérés. Il semble qu'il vaille mieux tenir les yeux baissés. Avancer longuement de la sorte est